Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 25

Artikel: Mouton
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184301

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

agréable satisfaction à la pensée que dans quelques semaines cette eau prendra le chemin de la capitale, distante de 30 kilomètres, et où elle arrivera 8 $^1/_2$ heures après, parcourant ainsi un mètre par seconde.

Le docteur X., qui avait un verre dans sa poche, le remplit pour apporter au grand jour cette eau qui sort du sol fraîche, limpide et filtrée naturellement. Il la but, la trouva excellente, et, songeant au plaisir avec lequel elle serait accueillie par les Lausannois, peu habitués jusque-là à l'eau transparente, s'écria en levant son verre : « Ce sera là pour moi un terrible concurrent. »

On assure, du reste, que c'est en prévision des heureux effets qu'on attend des eaux de Montreux et de l'abondante consommation qui en sera faite, que la Section de police a renoncé, depuis quelque temps déjà, à la ronde de 11 heures dans nos établissements publics.

Si nous remontons près de Sonzier, l'attention ne tarde pas à être attirée par le bruit d'une forge et celui d'une puissante machine à vapeur installée au pied de la colline. C'est là que l'air est aspiré, puis refoulé dans un tuyau qui va, après un long trajet dans la galerie souterraine, actionner l'engin perforateur placé au fond de celle-ci.

Entrons dans ces lieux sombres et suivons notre guide dont la lampe ne jette autour de lui qu'une pâle lueur. Notre cortége offre un aspect bizarre ; l'un a noué son mouchoir en oreilles d'âne sur sa tête ; l'autre a retourné son habit qui laisse voir la doublure bariolée de ses manches ; un troisième a endossé la blouse d'un mineur, d'autres enfin se sont attifés de la façon la plus étrange pour se garantir de l'eau boueuse qui tombe de la voûte ou suinte le long des parois.

Nous avançons lentement, presqu'à tâtons dans ce trou humide et froid, impatients d'arriver au fond, de voir ce qui s'y passe et d'en ressortir..... Tout à coup un tapage infernal se fait entendre; la perforatrice est en mouvement; ses burins, frappant à coups précipités, s'acharnent à percer la roche où ils pénètrent, trois fois par jour, à la profondeur de 1 mètre 40.

Impossible d'échanger une parole avec son voisin, tant le bruit est assourdissant; on se borne à regarder sans commentaires. Quelques instants s'écoulent; les burins ont atteint la profondeur voulue, et nous rebroussons, suivis de la machine, qui roule sur de petits rails baignés par l'eau dans laquelle nous pataugeons à qui mieux mieux.

Rendus à la lumière, on reste longtemps sous le charme du magnifique panorama qui s'ouvre tout à coup et contraste si vivement avec l'étroite et sombre galerie. Crottés des pieds à la tête et vice-versâ, nous ne pouvons nous regarder sans rire; impossible de remettre à l'endroit les habits à l'envers; rien de mieux à faire que d'attendre, assis à l'entrée du tunnel, que le soleil nous ait séchés.

Pendant cet intervalle, les ouvriers avaient chargé les trous de mine, auxquels nous ne songions plus. ..... Pan! pan!..... pan!..... Tous nos chapeaux, enlevés par l'air chassé violemment hors du tunnel, vont rouler au bas du talus.

Les deux sections du passage souterrain n'étaient plus séparées que par une épaisseur de 20 à 25 pieds; dans quelques semaines, la dynamite aura fait son œuvre, et la pose des canaux sera complètement achevée.

On ne peut qu'admirer un si beau résultat et louer le courage de ceux qui se sont mis à la brèche dans cette colossale entreprise, si l'on songe aux difficultés de tout genre qu'ils ont rencontrées, si l'on songe enfin, à la vue de tants d'importants travaux, que le premier coup de pioche a été donné le 6 juin 1876, et qu'avant de le donner la société a eu à traiter avec trois cent cinquante-cinq propriétaires pour le passage de la canalisation!

Honneur donc à ces hommes de persévérance; puisse cette eau leur être légère et leur attirer les sentiments de sympathie et de reconnaissance auxquels ils ont droit. L. M.

Lè dou que font écrirè lâo z'anoncès.

Dein lo teimps iô l'étâi onco lè menistrès qu'appedzîvon clliâo que sè volliâvon mettrè la corda âo cou, dou z'amœirâo que s'étiont décidâ à férè lo grand chaut, alliron férè écrirè lâo z'anoncès. Quand l'est que furont à la tiura et que l'uron bailli lâo lettrès dè bordzézi et lâo z'estrait, lo menistré pre onna folhie dè papâi timbrâ, d'on batz et l'écrise : Il y a promesses de mariage entre.... et pi lo resto. Quand vollie lè férè signî lâo nom, ma fâi, *motta* ! ne saviont écrirè ni l'on, ni l'autro; et furon d'obedzî dè férè la crâi. Lo gaillâ eimpougnè la plionma et fâ tant bin què mau dou batons ein travai l'on dè l'autro, vo sédè : dè clliâo batons coumeint font lè petits bouébo que vont à l'écoula quand lo régent lâo minè lè dâi po lâo z'appreindrè à écrirè. Quand l'eut fini, passè la plionma à la gaupa, que fâ d'aboo coumeint li, et ein aprés le fâ onco on O déveron la crâi, que cein resseimbliâvè prâo à 'na liquierna dè bateau à vapeu.

Quand l'est que furon frou dè tsi lo menistrè, la gourgandine fe à son lulu :

— Eh bin, tot parâi, po la plionma, y'ein sé mé què tè!

— Câise-tè, foula ! ne sâvein pas écrirè ni l'on, ni l'autro; n'as-tou pas assebin fé la crâi ?

— Binsu, mâ n'as-tou pas vu cé galé coucon que y'é fé tot d'éveron ?

— Oï ! Eh bin quiet ?

— Eh bin l'est cein qu'on lâi dit dè l'*otographe*, que te n'as rein su ein féré et chéret bin mè. Te vâi bin !

Mouton.

Le supplément littéraire du *Figaro* publie sous ce titre un article de M. Léon Gozlan, que nous avons lu avec beaucoup de plaisir et auquel nous nous permettons d'emprunter quelques passages. Il s'agit d'abord d'un étranger, d'un ancien capitaine décoré, se disant Italien, et qui, persécuté

pour ses opinions politiques, a dû s'expatrier et s'est trouvé réduit à montrer des chiens savants. Le capitaine Zuccharo en avait deux en arrivant à Paris; mais l'un étant mort bientôt après, il se mit en quête d'un autre chien, qu'il élèverait à faire la partie de cartes ou de dominos, avec le survivant.

Or le capitaine Zuccharo, qui devinait combien il est plus difficile de rencontrer un chien savant qu'un homme savant, visita avec soin les quartiers de Paris où les chiens abondent, notamment les *Champs-Elysées*. Apres avoir longtemps cherché l'animal qu'il avait rêvé, il se trouva enfin face à face avec Mouton, qui tenait entre les dents une sébille de bois, en compagnie d'un pauvre aveugle, vendant des allumettes pour dissimuler sa mendicité. En homme habile dans son art, Zuccharo apprécia tout de suite le sujet que la Providence mettait sur son passage.

Laissons maintenant raconter le spirituel écrivain : « Mouton fut marchandé, vendu, payé, emporté. Ce marché ne fut pas à l'honneur de l'aveugle. En s'en allant, Mouton tournait à chaque pas la tête pour voir si son maître ne le rappelait pas. Son maître souffrait, mais que dire! Il avait huit pièces de cinq francs dans la main... Que d'allumettes phosphoriques ne faut-il pas vendre pour gagner 40 francs... Le soir même de cette pénible vente, l'aveugle, que Mouton ne conduisait plus, tomba deux fois avant d'arriver à la porte de sa maison. Il se blessa au front et au genou. Il ne tarda pas à se répentir de son inhumanité envers Mouton. L'ennui le prit d'être seul, il tomba malade; pendant deux mois il garda la chambre, et non-seulement les 40 francs furent dépensés, mais il s'endetta chez le boulanger et le marchand de vins.

Mouton trompa les prévisions du capitaine Zuccharo ; il fut rebelle à tous les essais d'éducation tentés sur son intelligence. Ni l'exemple du compagnon docile auquel on l'associa, ni la douceur d'un nouveau régime alimentaire, ni les menaces, ni les coups ne triomphèrent de sa ferme intention de ne pas devenir un chien savant. Si on lui présentait des cartes à jouer, il les déchirait à belles dents ; des dominos, il les éparpillait en aboyant ; quand on lui commandait de former le nom d'une ville avec les vingt-cinq lettres étalées devant lui, il se couchait sur ses pattes et s'endormait. Son instinct révolté vengeait tous ceux de sa race qu'un cupide charlatanisme avait humiliés au point de les transformer en membres honoraires de la Société des Inscriptions et Belles-Lettres. Sa conduite parfaitement sensée semblait dire : Un chien n'est pas plus fait pour jouer une partie d'écarté qu'un membre de la Chambre des pairs pour aboyer. Quant aux oiseaux qui parlent, aux épagneuls qui dansent, aux serins qui font l'exercice à feu, aux singes qui montent à cheval, aux chevaux qui valsent, ce sont des animaux fort disgracieux ; ils sont plus beaux cent fois lorsqu'ils hennissent, sifflent, mordent et ruent. Quel ravissant spectacle ce serait de voir une jeune femme, placer une selle sur son dos, se clouer des fers à cheval aux pieds et aux mains et galopper autour du Champ-de-Mars!

Rien n'est plus triste que cette manie de demander à une chose comme le plus méritoire des efforts, les qualités d'une autre chose... Mouton qui était né caniche eut la sublime bêtise de rester caniche. On ne put pas en tirer une seule partie de dominos. On devine où il alla dès que le capitaine Zuccharo l'eut d'un coup de pied et d'un coup de cravache poussé au milieu de la rue; je ne sais combien d'enfants il renversa, mais son poil ruisselait de sueur lorsqu'il parut sous la galerie Rivoli où d'habitude se tenait son maître. L'aveugle n'y était pas. D'un bond il alla à la maison de l'aveugle.

Quel remords n'éprouva pas l'aveugle au retour de Mouton? S'il avait eu un poulet rôti sur sa table au moment où son ami courut sauter sur ses genoux, et lui aurait volontiers offert le poulet. Mais l'aveugle était encore convalescent; il avait une tasse de bouillon clair près de lui; il donna le bouillon à son nouvel hôte, et lui se sentit mieux quand Mouton l'eut lapé jusqu'à la dernière goutte. Le lendemain, il se leva ; le surlendemain il avait repris sa place près des Tuileries, ainsi que son fidèle Mouton, heureux de n'être plus savant, de se sentir chien comme Dieu l'avait créé.

Beaucoup d'excellents esprits ont cru jusqu'au dix-huitième siècle que les animaux n'avaient ni âme, ni intelligence. Montaigne avait osé mettre en doute ce sophisme. Lisez un beau chapitre de ce rare philosophe sur l'âme des bêtes; il vous apprendra à vous prononcer avec plus de circonspection.

. . . . . .

Un des derniers jours du mois de juin, la foule s'était amassée à l'un des angles de la place de la Concorde, et chacun accourait la grossir. Je m'approchai, car je suis un peu foule à certaines heures de délassement, et volontiers je quitterais la plume, comme Bayle, pour aller voir Polichinelle sur la place. Je m'approchai, et, après plus d'un effort, je parvins au centre du tourbillon. De quel spectacle pénible ne suis-je pas frappé? Le vieil aveugle soutenait, en soupirant, son pauvre chien qui se mourait. Un agent de police l'avait empoisonné. Empoisonner le chien de l'aveugle! Grand Dieu! Cet agent de police a nécessairement tué ou il tuera un jour son frère.

Le caniche râlait et quand il avait la force de soulever sa paupière agonisante, c'était pour jeter les yeux sur son maître, qui ne pouvait le voir, mais qui pleurait avec ses yeux, avec ses paroles, avec ses gestes, avec ses vieilles mains ridées. Ses efforts tendaient sans cesse à soulever dans ses bras le pauvre Mouton, qui gémissait, tout en frisonnant, tout en ébouriffant son poil touché par la mort.

L'aveugle se tournait ensuite vers la foule, vraiment attendrie, pour lui raconter, avec des paroles brisées, les belles qualités, l'excellent naturel de son compagnon. Il en parlait comme d'un fils, son seul espoir; il ajoutait que Mouton n'avait jamais menacé, jamais mordu personne.

— Et pourtant, on me l'a empoisonné! Pour qu'on me le rendît à la vie, je donnerais.....

Et l'aveugle s'arrêtait dans sa prière votive, car il n'avait rien à donner.

Alors il reprenait ses pleurs et ses appels attendrissants à son chien auquel il ôtait le collier, comme si Mouton n'en avait déjà plus besoin.

La sébille de bois avait été brisée par les pieds des curieux; les allumettes phosphoriques, toute sa fortune, étaient éparpillées sur le pavé de la place de la Concorde, qui, à part de ce petit événement, brillait de toute sa splendeur accoutumée. Les fontaines d'or soufflaient l'eau vers le ciel, les équipages couraient à toutes roues vers les Champs-Elysées, dignes, ce jour-là, de leur nom mythologique. Qu'est-ce que cela vous fait, heureux de la terre, qu'un aveugle pleure sur son chien empoisonné! Mouton n'entr'ouvrait déjà plus la paupière; il haletait à peine sur les dalles; de loin en loin seulement, une convulsion nerveuse le secouait, et il paraissait faussement alors vouloir reprendre quelque avantage sur la mort. L'aveugle se lamentait toujours. S'il eût consenti à devenir savant le pauvre chien n'aurait pas été là.

Dans un moment où l'aveugle cherchait à se rendre compte, par ses mains, à défaut de ses yeux, du reste de vie qui animait encore son meilleur ami, deux autres mains se croisèrent avec celles de l'aveugle, qui poussa un cri déchirant. Il crut qu'on lui enlevait le chien pour le jeter dans le tombereau.

Laissez-le faire, s'écrie une personne, c'est un médecin. Le médecin était un de ces jeunes orientaux venus de Constantinople ou d'Alexandrie pour étudier à Paris. Il passait par là. Une de nos illustrations d'hôpital n'eût pas daigné s'arrêter devant ces deux douleurs. La jeunesse sans gloire est pleine de pitié, parce qu'elle souffre encore.

Un mot écrit à la hâte, par le jeune médecin, fut aussitôt porté par un des spectateurs de cette touchante scène à un pharmacien voisin.

. . . . . .

Quand Mouton eut bu l'antidote indiqué par le jeune médecin oriental, il rendit le poison qui n'avait pas eu le temps de passer dans les voies digestives. Il revint peu à

peu ; on alla ensuite chercher de l'eau à la fontaine, utile pour la première fois, et on en fit boire à Mouton.

Quand l'aveugle entendit aboyer son chien, quand il sentit debout dans ses deux mains tremblantes le pauvre Mouton, il chercha tout autour de lui le libérateur de son ami, de son compagnon, de son enfant.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, quand on l'eut placé devant le jeune médecin; mon Dieu! pourquoi suis-je aveugle?

Il fouilla, tout ému, dans sa poche, et il en tira un briquet phosphorique qu'il mit dans la main de son bienfaiteur!

Les membres d'un de nos tribunaux de district, profitant de quelques jours de vacances, décidèrent de faire en corps, l'huissier et le greffier compris, une course dans les Alpes.

Le St-Bernard fut choisi comme but de cette excursion.

Au retour, pleins de gaité et d'entrain, ils s'arrêtèrent dans un village valaisan où leur attention fut attirée par une mise publique en plein air. Tous s'approchèrent et remarquèrent dans les mains du crieur une hallebarde qui paraissait fort ancienne et constituait une vraie curiosité.

« A dix-sept francs,... à dix-sept francs, criait l'homme fier d'avoir cette précieuse arme dans les mains,... à dix-sept francs!...

L'un de nos juges examine plus attentivement encore, s'approche d'un de ses collègues et lui dit à l'oreille:

« Savez-vous que cette hallebarde est remarquable; je ne m'y connais pas beaucoup, mais je suis certain que le docteur M., qui est très amateur des vieilles armes, en donnerait bien 40 francs! »

Et sur cette réflexion, il fait signe au crieur en lui disant: dix-sept soixante. »

— A dix-sept francs soixante... A dix-sept francs soixante.

. . . . . .

Personne n'ajoutait rien.

Sur ces entrefaites, le président de la commune s'approcha de nos touristes avec un plateau où perlait un bon vin, le leur offrit gracieusement, et leur dit:

« Pardon, messieurs, permettez-moi de vous demander si vous savez bien ce que vous misez? »

— Mais, nous misons la hallebarde.

— C'est une erreur, messieurs, vous ne misez que le droit de la porter dans la procession de la prochaine fête Dieu.

Nos juges se regardèrent, l'huissier prêta l'oreille..... tableau!...

C'est là un ancien usage local, ajouta le maire valaisan, qui remonte à près de trois siècles et dont l'histoire serait trop longue à vous raconter.

Tout à coup on entend crier: « dix- sept francs soixante dix. » Un des assistants venait d'ajouter dix centimes.

« A dix-sept francs soixante-dix...» adjugé.

— Eh bien, me voilà délié, dit le juge en s'apprêtant à vider son verre.

— Pas précisément, lui répond celui qui dirigeait la mise; suivant la règle, si le dernier enchérisseur vient à mourir dans l'année ou à être gravement empêché, c'est l'avant-dernier enchérisseur qui porte la hallebarde.

Voilà donc cette arme qui sera pour le magistrat touriste une véritable épée de Damoclès jusqu'à la prochaine fête Dieu.

Comme il doit prier pour que le ciel accorde au dernier enchérisseur la santé et la vie!

Allez miser des hallebardes maintenant!

Pu blications.

Rau tau plau, rau tau plau, rau tau plau, rrrrau!

La municipalitâ fâ savâi que ti clliau que n'arant boutzî lè perte dè lau z'adze por lo quienze dè mai, saran boutzî à lau frais. — Rrrrrau!

*
* *

Rau tau plau, rau tau plau, rau tau plau, rrrrau!

Clliau que volliant refére la tchîvra dau borni d'amont, devetront soumechounâ et dere su lo papâi à guiéro cllia tchîvra se montèra tant qu'au doze de mâ. — Rrrrrau!

*
* *

Rau tau plau, rau tau plau, rau tau plau, rrrrau!

La municipalitâ à petits et grands fâ savâi que la fâire dè la St-Metzî ne sè tindra tant que ne lai ara pas mê dè bîtè po lâi alla. — Rrrrrau! L. F.

Largeur et profondeur du Danube. — Il est difficile d'indiquer les points choisis par l'état-major russe pour le passage du Danube; mais quelques données sur sa largeur et sa profondeur permettront de tirer des conclusions en faveur des facilités offertes par tel ou tel point du fleuve.

La largeur du Danube est très variable; on sait, en effet, combien le fleuve est resserré aux Portes-de-Fer, et combien il s'élargit aussitôt après avoir vaincu cet obstacle. Sa largeur va toujours en augmentant à partir de Turnu-Séverin, de manière que, vis-à-vis de Widdin, c'est à peine si d'une rive on peut distinguer la rive opposée. Voici, d'ailleurs, les distances précises en plusieurs localités. Près des ruines du pont de Trajan (Turnu-Séverin), 1,155 mètres de largeur. A Routschouk, Turtukaï et Silistrie, 750 mètres. A Rahova, bras principal, 540 mètres. A Braïla, bras principal, 487 mètres. A l'embouchure du Séreth, 900 mètres. — La profondeur du fleuve varie de dix à quarante mètres.

L. Monnet.

PAPETERIE L. MONNET
Rue Pépinet, Lausanne

Fournitures pour bureaux, banques et administrations. — Registres, réglure et reliure. Timbrage du papier à lettres. — Impressions diverses: cartes de visite, têtes de notes, factures, enveloppes avec raison de commerce, cartes pour banquets, soirées et convocations. Etiquettes de vins. — Fournitures de dessin; papier Canson en rouleaux et en feuilles; papiers teintés et couleurs anglaises.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY.